

Recherches sociographiques



La carnavalisation du politique: la campagne référendaire vue par Girerd

Raymond N. Morris

Volume 30, numéro 1, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056406ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056406ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morris, R. N. (1989). La carnavalisation du politique: la campagne référendaire vue par Girerd. *Recherches sociographiques*, 30(1), 19–48.
<https://doi.org/10.7202/056406ar>

Résumé de l'article

L'image du carnaval aide à comprendre les caricatures fédéralistes de Girerd sur le Référendum de 1980 autant que celles de Berthio. Girerd regarde la campagne du Oui en décortiquant deux oppositions populaires : entre enfant et adulte, et entre politicien et intellectuel. Les chefs des deux options deviennent des enfants jouant aux adultes de manière risible. Selon la mordante satire du caricaturiste, l'équipe du Oui renverse son image de rationalité en comptant sur la crédulité du public. Girerd perçoit la défaite du Oui comme la mise à mort de l'alliance entre intellectuels, féministes et l'État.

LA CARNAVALISATION DU POLITIQUE : LA CAMPAGNE RÉFÉRENDAIRE VUE PAR GIRERD *

Raymond N. MORRIS

L'image du carnaval aide à comprendre les caricatures fédéralistes de Girerd sur le Référendum de 1980 autant que celles de Berthio. Girerd regarde la campagne du Oui en décortiquant deux oppositions populaires : entre enfant et adulte, et entre politicien et intellectuel. Les chefs des deux options deviennent des enfants jouant aux adultes de manière risible. Selon la mordante satire du caricaturiste, l'équipe du Oui renverse son image de rationalité en comptant sur la crédulité du public. Girerd perçoit la défaite du Oui comme la mise à mort de l'alliance entre intellectuels, féministes et l'État.

Par l'analyse de la carnavalisation, BAKHTIN (1970a; 1970b) a montré comment, au Moyen Âge, le peuple avait su se libérer, pendant des jours ou des semaines, de l'obligation d'honorer ses gouvernants autant que de la structure sociale féodale. Selon lui, Rabelais s'était servi de l'image du carnaval pour élaborer une critique profonde de la société rigide de son époque.¹ Nous avons déjà démontré (MORRIS, 1986) la valeur de cette métaphore pour comprendre l'art révolutionnaire de Berthio appliqué à la visite de la reine à Québec en 1964.

* Merci à Barbara Godard et à Greg-Marc Nielsen pour leurs remarques perspicaces. Je remercie également la Faculté des arts de l'Université York qui m'a donné une subvention de recherche pour combler les frais de production et de reproduction qu'exigeait cet article. Enfin, un remerciement spécial à Girerd et à *La Presse* qui m'ont généreusement permis de reproduire les caricatures.

1. Plusieurs ont critiqué l'hypothèse de Bakhtin, plus récemment BERRONG (1986). Même si son application à Rabelais reste controversée, elle s'est avérée fructueuse dans d'autres contextes.

Le caricaturiste présentait alors l'État comme un régime mourant, ridiculement obsédé par la sécurité à tout prix, par opposition à la Nation, la communauté du peuple, alerte, pleine de vie, menée par un joyeux petit diable rusé du nom de René Lévesque.

Ici, nous tenterons de voir si la carnavalisation décrit bien les processus de distorsion et d'inversion qui sous-tendent l'œuvre d'un autre caricaturiste québécois qui, lui, ne s'engage pas dans la critique radicale du régime : Girerd. Sur la campagne référendaire de 1978 à 1980, Jean-Pierre Girerd a fait paraître une cinquantaine de dessins dans *La Presse*, journal reconnu pour son penchant fédéraliste.² À l'instar de ses collègues canadiens en général, Girerd réserve la plupart de ses dards satiriques pour le parti au pouvoir, quelles que soient ses couleurs politiques. Cette position l'installe comme un critique impartial qui veille sur l'intérêt public en jetant son regard de fou du roi sur le carrousel politique.

Comme Berthio devant la visite de la reine, Girerd se moque d'un cérémonial trop sérieux qui dégénère en querelles enfantines. Il en révèle les éléments grotesques : inversion de l'ordre politique ; absurdité des discours ; contradictions entre gestes et paroles des politiciens ; tyrannie de l'esprit sur le corps ; désordre et excès de l'électorat allant jusqu'au sacrilège contre les institutions. Il n'invite pas le lecteur à participer de tout son cœur à la célébration de la vie, mais à se tenir à l'écart pour rire des paradoxes et des folies du politique, drame social (BURKE, 1962 ; DUNCAN, 1969 ; DUVIGNAUD, 1970) joué par des sots. Chez Girerd, la Nation ne s'oppose pas à l'État : la bêtise des politiciens reflète celle du peuple.

Les années 1960 et 1970 ont été marquées par une adhésion presque unanime des artistes et intellectuels québécois à l'option souverainiste. (BALTHAZAR, 1986 : 146 ; DION, 1987 : 152 ; LAROSE, 1987 : 45.) Les dessins de Berthio célébraient cet unisson : ils brossaient le tableau d'un peuple uni et infaillible en train de se libérer de l'oppression sous l'égide de ses élites. Jean LAROSE (1987 : 44 et 48) a observé la même conviction dans la campagne du Oui. D'abord, l'opposition traditionnelle entre poètes rêveurs et intellectuels « rationalisateurs » s'est fondue dans l'alliance du nationalisme et de la culture qui a évacué la réflexion critique. Ensuite, l'opposition du politicien, nationaliste pour ses propres ambitions, et de l'artiste, nationaliste pour des raisons altruistes, s'est aussi évanouie. (BALTHAZAR, 1986 : 146.) Le mythe nationaliste a attribué au peuple « une force, une noblesse, une grandeur, une audace que seul le geste qu'il [n'avait] pas encore posé [pouvait] lui donner ». (LAROSE, 1987 : 52.) Dans

2. Il est bien connu que son propriétaire, Paul Desmarais, dirige un des empires commerciaux les plus complexes et les plus puissants au Canada. Son rédacteur en chef, Roger Lemelin, a publié un fameux éditorial en faveur du fédéralisme dans les jours précédant le référendum.

la campagne référendaire, l'artiste incarnait le Oui en s'associant à la vie, à la création, à la quiétude, au retour à l'authenticité perdue. (*Id.* : 47-49.) La durée et l'unanimité de ce discours, et le succès électoral du Parti québécois (P.Q.) en 1976 avaient nourri « un désir dont la réalisation [a] été espérée des dizaines d'années avec une intensité croissante, et avec la certitude de plus en plus frappante qu'elle ne pouvait pas ne pas se produire ». (*Id.* : 52.) La présence de Lise Payette dans le cabinet péquiste permettait de croire, plus que jamais, que la libération de la femme et celle du Québec avançaient de pair.

Le nationalisme aurait compensé les privations matérielles des artistes et ainsi réalisé une sorte de synthèse entre les éléments contradictoires de leur vécu. (*Id.* : 46.) Il n'est pourtant pas devenu le projet politique de la majorité. Larose insiste en particulier sur l'opposition virulente et irrationnelle des « Yvettes » qui l'ont associé au socialisme, à la France, à une intrusion inadmissible de la culture dans le politique : elles auraient vu les indépendantistes comme des adolescents qui insultent leurs mères, s'engagent prématurément dans les ébats sexuels et s'emparent de l'État au lieu de la voiture familiale. Il fallait donc leur imposer un peu de discipline en les renvoyant à leur statut marginal et subordonné. (LAROSE, 1987 : 56-61 ; MANN-TROFIMENKOFF, 1982 : 331.)

Larose est très sensible au vide intellectuel des lendemains du Référendum ; il cite le film *Le déclin de l'empire américain* comme illustrant la nudité de l'imaginaire québécois des années 1980. (LAROSE, 1987 : 15.) Le personnage de Mario serait le symbole d'un peuple « qui n'a pas réussi à se donner par sa propre culture des raisons de vivre, et qui dresse son sexe comme un dernier argument contre la disparition ». (*Id.* : 16-17.) L'absence de réflexion « caractérise peut-être l'alliance du nationalisme et de la culture ». (*Id.* : 44.)

Léon Dion, de son côté, suggère que la pensée nationaliste, restée presque inchangée depuis les années 1960, s'est laissée dépasser par les changements socio-économiques plus récents et, dès lors, par l'importante évolution de la mentalité des jeunes : « Ce qui me frappe le plus dans notre imaginaire québécois, c'est le peu de cas qu'il fait des réalités "modernes" comme la ville, l'écologie, l'industrie, les facteurs économiques en général, sans oublier la paix. » (DION, 1987 : 160.) Pour Dion, les artistes auraient perçu surtout les aspects négatifs de la modernisation : ses racines dans l'impérialisme nord-américain, avec l'érosion culturelle et l'aliénation qui s'ensuivaient. Les jeunes, par contre, seraient préoccupés par l'amitié, l'amour, la robotisation, le terrorisme, l'armement nucléaire, et de décrocher un poste important sur le marché du travail, bref, par des problèmes où l'État québécois ne pouvait guère servir d'instrument efficace. (*Id.* : 160-161.)

COLEMAN (1984 : 225) et CLIFT (1981 : 154-165) découvrent, au cœur du Non, une alliance des groupes ayant le moins bénéficié de l'État-Providence : les anglophones, les milieux d'affaires, les personnes âgées, les ouvriers non syndiqués, les ménagères, les minorités ethniques, les pauvres et les moins

scolarisés. Imputant leur insatisfaction à la valorisation excessive de l'action étatique, ces citoyens auraient préféré l'individualisme nord-américain au nationalisme québécois.

Pour sa part, Gérard Bergeron s'arrête sur les trois chefs qui ont mené la campagne : Pierre E. Trudeau, René Lévesque et Claude Ryan. Aux élections générales (provinciales et fédérales), au moins un Québécois sur trois avait voté à la fois pour Lévesque et Trudeau, probablement pour s'assurer « un protecteur, qui est des nôtres, dans chaque capitale ». (BERGERON, 1978 : 54.) Le référendum aurait été censé départager les tendances de la pensée politique représentées par les deux premiers ministres, eux-mêmes intellectuels. (*Id.* : 178 ; DION, 1980 : 232.) La structure du débat a exigé un troisième penseur québécois, Ryan, pair des « deux monstres sacrés » (*Id.* : 9),³ et qu'on pourrait rejeter plus tard en faveur d'un politicien traditionnel (Robert Bourassa) s'il ne réussissait pas à remporter la prochaine élection provinciale. (DION, 1980 : 178.) De ces trois fortes personnalités en combat dissymétrique, il fallait « d'abord [...] savoir qui [allait] combattre qui ». ⁴ Trudeau aurait atténué le conflit éventuel pour le leadership du Non en se limitant à des interventions d'en haut, à point nommé.

Malgré leur discordance, ces interprétations du Référendum de 1980 dessinent bien l'arrière-plan sociologique d'où se dégagent les thèmes préférés par le caricaturiste de *La Presse* durant la campagne. Pour prétendre à la distance critique tout en faisant partie de l'équipe éditoriale d'un journal ouvertement fédéraliste, Girerd joue au maximum sur la désarticulation carnavalesque des oppositions auxquelles la pensée populaire est habituée :

- l'opposition entre le politicien « égoïste » et l'intellectuel « pur » s'édulcore au profit de discours et d'actes contradictoires et emportés ;
- l'opposition entre enfant et adulte se défait au bénéfice d'un enfant qui joue à l'adulte d'une manière risible ;
- l'opposition entre les formations du Oui et du Non s'évanouit, les chefs participant d'un commun accord à une « extraordinaire partie engagée par les deux hommes sur le dos d'un peuple ». (BERGERON, 1985 : 222.)

L'intellectuel devenu politique utilise un vocabulaire et une syntaxe plus simples ; sa motivation se fait aussi plus égoïste. Il se rapproche alors, chez Girerd, de la figure de l'enfant telle que GOFFMAN (1979 : 1 et 4-5) la distingue de celle de l'adulte :

- tous les besoins de l'enfant sont satisfaits par l'intermédiaire des adultes, aucune raison donc de prévoir les conséquences de ses actes ;

3. Plus loin, Dion rejette l'expression « frères ennemis » (p. 336) pour enfin les décrire comme « antigènes et anticorps d'un même organisme ». (P. 340.)

4. Lévesque, cité par BERGERON (1985 : 204). Il était bien évident que la structure du camp du Non, les prises de position passées et les perspectives constitutionnelles compliqueraient les relations entre Ryan et Trudeau.

- l'enfant a droit à toutes les libertés (il peut laisser errer son attention, il peut jouer, crier ou rire en public, il peut faire ce qui paraîtrait incongru chez un adulte);
- aussi pardonnera-t-on facilement ses entorses aux conventions.

Ces avantages lui permettent d'échapper au besoin de prendre la vie au sérieux.

Girerd a consacré cinquante-trois caricatures à la campagne référendaire, entre l'arrivée au pouvoir du P.Q., en 1976, et le vote de 1980. Notre analyse se limite aux dix-huit qu'il a choisies en mars 1979 comme exemplaires de son art,⁵ et aux quatre publiées du 20 au 30 mai 1980, en guise de commentaire final⁶ de l'événement. Nous les avons regroupées sous les rubriques suivantes : définition des concepts qui sous-tendent la question posée ; précision de la question ; tactiques de la campagne pour le Oui ; débats publics entre les chefs ; rencontres avec l'électorat ; discussions entre les citoyens ; résultat du référendum et ses conséquences immédiates. Cette organisation ne suit pas les dates de parution des dessins, car les divers processus ont coexisté durant toute la campagne.

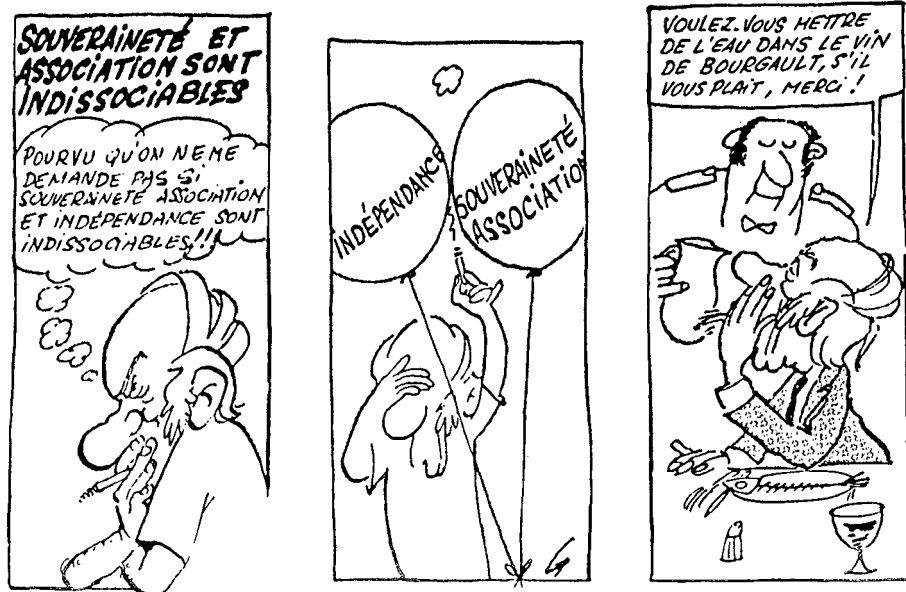
1. *Définition des concepts*

Deux caricatures portent sur la définition des concepts sur lesquels repose la question du référendum. Dans la première à trois volets, Lévesque appuie fortement (durant un dîner partisan) sur l'indissociabilité entre la souveraineté et l'association, tout en essayant de maintenir une distinction nette entre indépendance et souveraineté-association. L'artiste transforme le Premier ministre en un enfant qui assiste à une fête (en chemise de nuit) et essaie de faire passer la fumée d'une cigarette entre deux ballons. Pour s'éviter tout piège idéologique, Lévesque demande au serveur d'ajouter de l'eau au vin de Bourgault, l'invité le plus ingénieux en cette matière.

Il y a plusieurs éléments enfantins : les ballons, le jeu, la chemise de nuit, la ruse et la crainte que les ballons n'éclatent (Lévesque ferme les yeux). Le chef du Oui passe ici alternativement du monde des grandes personnes, où il préside à une cérémonie politique, au monde des enfants où il célèbre un anniversaire. On

5. À une exception, elles ont toutes été publiées entre le 9 juin 1978 et le 22 février 1979 : donc, bien avant l'annonce de la question. (Voir : DESBARATS et MOSHER, 1979.) La collection se trouve aujourd'hui aux Archives publiques à Ottawa. C'est grâce à la gentillesse de Raymond Vézina et de Denis Castonguay que j'y ai eu accès.

6. On se souviendra que certains incidents, notamment l'affaire des « Yvettes », ont eu lieu entre mars 1979 et mai 1980. J'ai donc examiné toutes les caricatures de Girerd dans *La Presse* durant cette période. Aucun nouveau thème ne s'est présenté après mars 1979, et Girerd n'a pas traité le phénomène des Yvettes. J'en ai conclu que l'échantillon était valide.

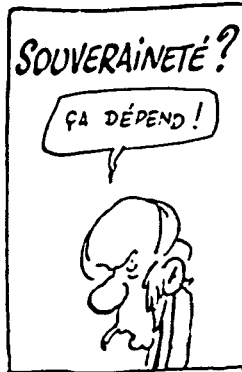


© Girerd. *La Presse*. Reproduction autorisée.

y retrouve les trois traits de Goffman : l'attente d'intervention d'un adulte (le garçon !); le droit de rêvasser durant le banquet ; et la possibilité de bénéficier d'indulgence de la part du parent. On remarque aussi une conjonction des rôles intellectuels et politiques : Lévesque l'intellectuel s'occupe à jongler avec des termes complexes et à faire des distinctions subtiles, tandis que Lévesque le politicien se prête à une manipulation discrète de son plus féroce critique.

Le second dessin compte six esquisses qui témoignent de l'embarras du Premier ministre à préciser les liens qui existent entre les concepts qu'il emploie ; il hausse les épaules, évite les questions et fronce les sourcils à la manière de l'ancien président Nixon. Il reste impassible quand on l'interroge sur les aspects administratifs de la souveraineté-association : par exemple, citoyenneté ou argent distincts de ceux du Canada. Enfin, il se révèle tout aussi troublé quand on lui offre un café : changeant d'humeur, Lévesque ne fournit pas davantage de réponse claire.

Selon une lecture littérale, notre homme est enfantin. Il peut passer d'une émotion à une autre ou faire ce qui est incongru. Il poursuit des objectifs à court terme, sans en prévoir les conséquences. Il compte sur la protection d'un adulte qui lui pardonnera ses erreurs — soit l'intervieweur, soit l'auditeur. Il réussit à éviter tous les pièges difficiles, mais cède finalement à une attrape plutôt évidente.



© Girerd. La Presse. Reproduction autorisée.

Dans ces deux dessins, le gardien principal de l'ordre au Québec, le champion d'un passage paisible vers un nouveau cadre politique devient incarnation du désordre. Ni sa pensée incohérente, ni son style manipulateur ne respectent la démocratie et le rationalisme chers à la rhétorique du parti. Il paraît manœuvrer autant les personnes que le programme. Les connotations sont claires. Le Premier ministre ne croit pas vraiment que l'ordre soit un but important. Les électeurs ne devraient pas s'attendre à une plate-forme perspicace des changements à venir, mais plutôt à une juxtaposition furtive d'éventualités imprévisibles. Nature, spontanéité, ouverture béate sur l'avenir, manipulation et intuition (attributs à la fois enfantins et politiques) vaudraient mieux, dans la campagne, que les traits adultes et intellectuels qui leur correspondent: la planification, le désir de régler l'avenir, la discussion démocratique et la raison.

On n'allait pas se prononcer pour ou contre un programme concret ; il s'agirait plutôt de signaler son appui à l'une ou à l'autre des conceptions idéales de la nation. Le discours du Oui viserait le cœur et non l'esprit.⁷ Afin d'unir ses partisans derrière lui, René Lévesque se montre prêt à des manœuvres subtiles pour cacher l'autre conception de l'indépendance défendue par Pierre Bourgault. Le prix de cette unité de façade serait de reporter sur l'option péquiste elle-même les traits de ses principaux promoteurs : selon Girerd, un vote pour le Oui étendrait au Québec la confusion et le désordre qui règnent dans le Parti québécois.⁸

2. *Précision de la question*

Deux caricatures, ici encore, parus en juin 1978, sur l'élaboration de la question. Dans la première, Lévesque utilise un appareil de laboratoire (un ballon muni d'un serpentin de verre d'une longueur extraordinaire) pour distiller la question la plus pure et la plus développée que puisse produire la science traditionnelle. Le résultat, c'est un logogriphe haut de gamme mélangeant les slogans des campagnes pour le Non et pour le Oui avec ceux des anglophones opposés à toute réforme constitutionnelle.

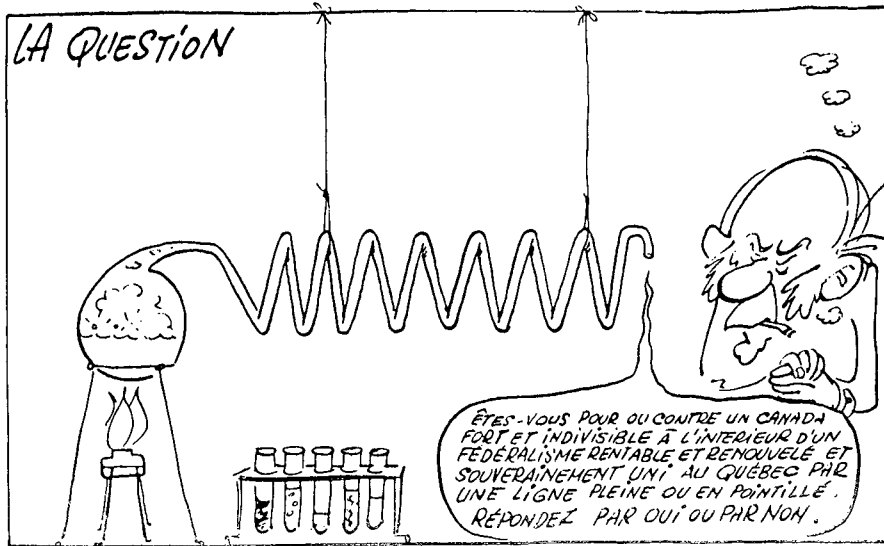
L'alchimie de l'alambic possède deux formes typiquement carnavalesques : elle incorpore de multiples contradictions et inverse la séquence attendue, en présentant d'abord les slogans fédéralistes. Un peu plus et supporter le Oui reviendrait à appuyer la position du fédéralisme. Et pour ajouter à la confusion, une question qui commence par « Êtes-vous pour ou contre... » appelle une réponse par oui ou par non. Pour le chef du Oui, la raison se plie aux exigences de l'avantage immédiat.

Dans le second dessin sur le sujet, Lévesque a recours, cette fois, à un appareil social (une réunion de son cabinet autour d'une interminable table à tréteaux) pour concocter la question la plus impure et la plus simpliste que puisse concevoir la politique traditionnelle. Les membres font des suggestions aussi diverses qu'incompatibles : « Un Canada libéré d'un Québec souverain », « Un Canada fort dans un Québec uni », etc.⁹

7. DION (1980 : 184-187) a observé une contradiction entre deux manières de persuader : le débat public menant au sectarisme ou à la confusion, au cynisme ensuite, et l'étude privée des « livres » beige et blanc, censée fonder une décision calme et raisonnée.

8. C'était aussi le message du comité pour le Non. BERGERON (1985 : 270-271) commente : « Si le Parti québécois doit mourir, ce seront moins les contradictions diverses qui l'auront tué que l'étalement indéfini de ses perplexités en public. Plus il tente de les simplifier par explications successives, plus il les complexifie. Les militants constants s'impatientent jusqu'à la grogne. Le public s'y perd. Les adversaires ont beau jeu de parler de dissimulation et de malhonnêteté. »

9. On connaît celui qui a proposé : « Un Québec libre et indépendant dans un Canada fort et uni », Yvon Deschamps.



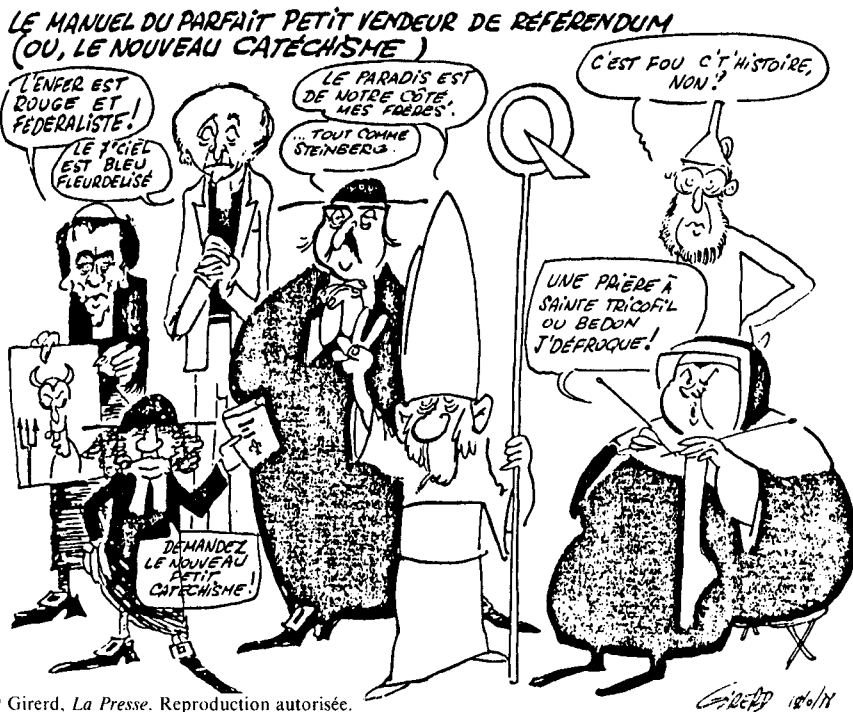
© Girerd. La Presse. Reproduction autorisée.

Dans ces dernières caricatures, un objet « sacré » (la méthode scientifique, le processus démocratique) est manipulé par le gnome René Lévesque pour atteindre ses objectifs référendaires, avec des conséquences dérisoires. Ces objets n'ont pas ici le même rôle que dans les dessins de Berthio sur la visite de la reine, où le sacrilège faisait partie du carnaval et où chaque groupe participant violait ses propres tabous. Chez Girerd, il y a eu très peu d'interactions entre groupes opposés et aucun effet conjugué de ce type de violations. L'utilisation d'objets tabous à des fins partisans est plutôt une source constante d'humour parce

qu'on n'arrive pas à les manier efficacement : ni la démocratie, ni la science ne fournissent de moyens magiques pour élaborer la question ou mener la campagne.

3. Tactique pour le Oui

Le troisième rituel du cérémonial politique du référendum a consisté à formuler et à dévoiler la stratégie qui mènerait le camp du Oui à la victoire, en surmontant les inquiétudes des Québécois sur le bond de l'indépendance. Girerd y consacre trois commentaires satiriques. L'un d'eux montre les tenants du Oui en train de faire leur propagande référendaire. Leurs dirigeants sont habillés comme des chefs religieux hétéroclites. Lévesque, encore mieux que son nom, est un pape, tout en blanc, sa crosse pontificale couronnée par le monogramme du parti, la main levée pour annoncer la victoire, cigarette aux lèvres. Son cabinet se tient à l'attention à sa droite, tandis que l'énorme mère Lise, juchée à sa gauche sur un escabeau minuscule, menace de démissionner à moins qu'un hommage approprié ne soit rendu à sa patronne, sainte Tricofil. Lévesque rassure son troupeau : les dieux sont de leur côté. Laurin et O'Neill professent



que l'enfer est rouge et fédéraliste, tandis que le septième ciel est bleu et fleurdéliné. M^{gr} Laurin montre un portrait du diable Trudeau. Enfin, le frère Charron invite l'auditoire à demander sa copie du *Nouveau catéchisme*.

Les participants ont un air dûment solennel, mais l'inversion de plusieurs éléments religieux produit un effet doublement burlesque. La caricature ridiculise déjà l'incapacité où se trouve l'équipe du Oui de distinguer le profane (politique) du sacré (religion). Mais de plus, leurs efforts pour respecter les rites sont eux-mêmes comiques : Lévesque ne peut résister au besoin de fumer ; Parizeau l'interrompt par une plaisanterie ; on n'a trouvé aucun siège qui pût supporter Payette.

Le camp du Oui s'est effectivement présenté comme l'héritier contemporain de l'Église, gardienne de la langue et de la foi (culture) de la nation québécoise en Amérique du Nord. (LAURIN, 1978.) Girerd en profite pour l'associer carrément aux ultramontains du XIX^e siècle, qui avaient exhorté leurs fidèles à répudier les Rouges hérétiques et progressistes aux urnes. Une fois le nationalisme devenu une nouvelle religion, le Québec n'a plus besoin de la raison, car, selon le caricaturiste, ses apôtres les plus fervents rappellent l'intolérance et le dogmatisme de la droite catholique.¹⁰

Le deuxième dessin rapporte une conversation imaginaire entre Lévesque et Morin. Un Morin relativement sobre suggère à un Lévesque relativement ivre de tenir le vote une fin de semaine pour que plus d'électeurs, éméchés, osent prendre des risques.

Une fois de plus, le triomphe du Oui est dépeint comme celui du désordre et de la déraison sur l'ordre et la raison : les citoyens sobres, sous-entend-on, n'appuieront jamais l'indépendance. Même Claude Morin, le plus expérimenté des technocrates rationnels dans un parti qui en compte beaucoup, propose un référendum idéal en forme de carnaval de libertinage plutôt que d'une cérémonie solennelle où l'on se prononce sur l'avenir du pays.

Il semble, au premier coup d'œil, que le message de cette caricature contredise celui de la précédente où le camp du Oui se voyait accusé de vouloir imposer un nouvel ordre orthodoxe au Québec, à l'encontre de toute l'histoire récente. Un élément commun transcende le paradoxe apparent : la foi crédule, la suppression de la raison critique.

10. C'est aussi la forme que prend la critique trudeauiste de l'indépendantisme. Les mêmes étiquettes auraient cependant pu être retournées contre Trudeau dont le crédo fédéraliste rigide est demeuré inchangé pendant trente ans. Girerd entre ici dans sa propre caricature, ne se contentant plus de se représenter par un chien ou une fleur, selon son habitude. Pour gagner une victoire politique, l'équipe la plus progressiste et la plus intellectuelle du Québec contemporain se serait engagée à étouffer la liberté, en se servant de tous les oripeaux et de tous les moyens contre lesquels ses précurseurs de *Cité libre* avaient lutté avec tant de résolution.



© Girerd, *La Presse*. Reproduction autorisée.

Dernier dessin sur la tactique péquiste : un populaire personnage de vaudeville, « le père Gédéon », prend position pour le Oui.

Girerd joue ici très finement sur plusieurs niveaux de perception. Derrière le père Gédéon se trouve le comédien Doris Lussier, un indépendantiste notoire, caché sous un masque qui ne trompe personne : les partisans du Oui se prêtent donc à des ruses aussi grossières que gauches pour racoler l'électorat, par l'intermédiaire d'une vedette rassurante, « nationale » et bien-aimée. Mais, en même temps, le père Gédéon est réputé pour ses blagues à double sens, absurdes ou grivoises. L'homme public fait donc ici un clin d'œil à son auditoire : il sait qu'on sait qu'il sait que son message souverainiste est une farce.



© Girerd, La Presse. Reproduction autorisée.

4. Débat public des chefs

Le débat public est représenté par trois caricatures mettant en scène les chefs de chacune des factions, pour faciliter la comparaison visuelle tout en soulignant les points d'entente dans leur lutte. Dans la première, Trudeau est debout face à un Lévesque hissé de façon puérile sur un escabeau appuyé précairement sur un livre. Ainsi les deux hommes paraissent de la même taille. Chacun est penché en avant, la bouche grande ouverte, les poings serrés, le visage fou de colère. Lévesque crie une phrase en faveur du Oui, et Trudeau rétorque par une autre du même genre pour le Non. Les expressions qu'ils se lancent à la figure sont autant de slogans usés, de messages publicitaires et de proverbes banals. Les interlocuteurs ne suivent aucune progression logique ;

Plus de mots mais la même insignifiance fondamentale

— René Lévesque



© Girerd. La Presse. Reproduction autorisée.

aussi sourd l'un que l'autre, chacun cherche le cliché que son adversaire ne saurait contrer.

En somme, ils se livrent à une parodie de la thèse de CORCORAN (1979 : 157-161 ; BERGERON, 1981, 1981 : 59-60 ; CLIFT 1981 : 148), selon laquelle le discours politique américain a dégénéré en une série disjointe de formules creuses. Une activité adulte devient carnavalesque quand on s'y adonne en enfants, et le débat se vide de son intérêt intellectuel. Les deux protagonistes sont égaux en agilité mentale, en taille (ruse de Lévesque), en posture, en émotivité et en trivialité. Personne ne gagne, et la partie semble interminable. Le discours politique est si insignifiant qu'il s'est aliéné de la vie quotidienne et de lui-même. Chaque orateur bâtit une tour de bulles sans substance au-dessus de sa tête, mais, à part le chien découragé de Girerd, personne ne les écoute.

Le dessin suivant est dans la même veine. Morin et Ryan s'accusent d'avoir pris position avant même que la question ne fût posée.

Ici non plus, personne ne gagne, et le chien de Girerd trouve embêtant que les concurrents fassent du débat une escalade d'effets, transformant ainsi leur affrontement en concours de foire sinon en jeu d'enfant. Mais aucun n'a su ni amuser son auditoire, ni déjouer son adversaire.

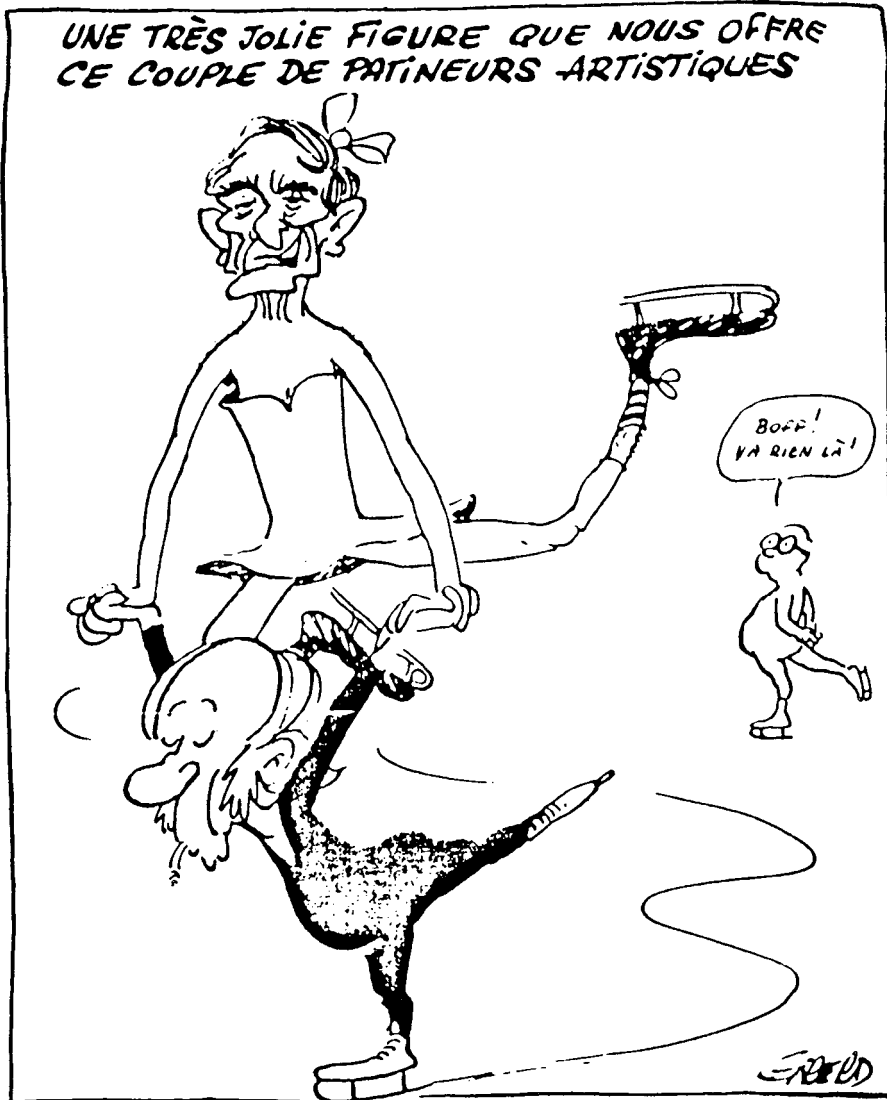


© Girerd, *La Presse*. Reproduction autorisée.

La dernière caricature sur la qualité du débat rive le clou: Ryan et Lévesque, patineurs artistiques, font, dit la légende, très jolie figure. Mais le style du dessin le dément: l'un, avec sa perpétuelle cigarette, et l'autre, aux jambes décharnées et poilues, sont admirablement laids et séniles.

Cette fois le caricaturiste renverse l'opposition enfant/adulte: les deux vieux chefs jouent des rôles de jeunes, au lieu d'être des enfants faisant l'adulte. La moue du spectateur laisse entendre qu'ils ne sont néanmoins arrivés ni à informer ni à distraire le public.

Dans le dessin où Trudeau s'oppose à Lévesque, Girerd suppose qu'une rivalité extrême produit un mauvais spectacle. Le combat entre les deux adversaires est si intense que personne d'autre ne saurait y participer. Comme s'ils n'avaient pas besoin de partisans pour soutenir leur position, on dirait qu'ils se sont entendus pour exclure tout spectateur. Morin et Ryan, eux, s'adressent bien à un auditoire, ce qui donne à leur opposition une signification publique; mais leur discussion tient plus du badinage entre vieux amis que d'une dissension sur l'avenir du Québec, laquelle aurait déjà déchiré beaucoup de familles. Ces deux caricatures illustrent la trivialisation des enjeux: c'est toujours le tenant du Oui qui commence la partie de clichés, mais celui du Non accepte immédiatement le défi; ils s'accordent donc pour remplacer le cœur du cérémonial adulte par un rituel puéril. Dans le dernier dessin, la collaboration



© Girerd. *La Presse*. Reproduction autorisée.

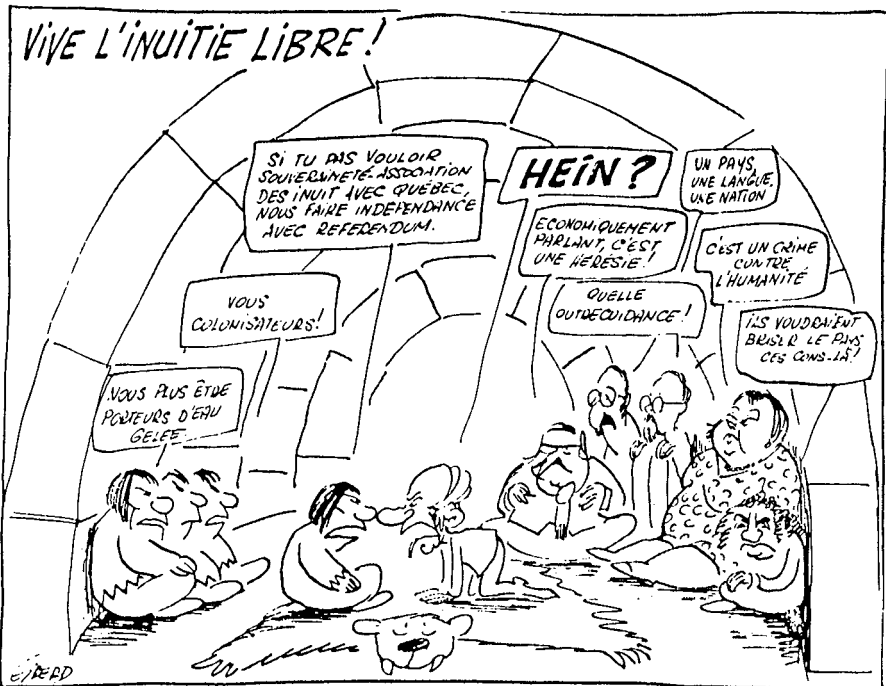
prime totalement sur le différend : le duo n'a pu éviter de répéter souvent des mouvements conjoints pour perfectionner son numéro, les partenaires ne pouvant réussir ou rater leur coup qu'ensemble.

Le caricaturiste n'a pas évoqué directement les relations entre Pierre Trudeau, son lieutenant Jean Chrétien, l'ex-Premier ministre Robert Bourassa

et Claude Ryan durant la campagne, laissant ainsi dans l'ombre les divergences au sein de l'équipe du Non. BERGERON a pourtant écrit (1985 : 213 et 217-221) que « leur difficile partnership fait aussi partie de cette histoire » et que leur coalition « avait toutefois montré passablement de confusion en organisation et même en cohésion stratégiques ». Girerd y reconnaît implicitement la qualité de pondération : le camp du Non n'est ni chaotique ni dogmatique, contrairement à son adversaire. Il ne recherche pas une adhésion irraisonnée.

5. Rencontres avec l'électorat

Girerd a consacré cinq dessins à l'interaction des protagonistes avec le public. Le premier montre les lieutenants du Oui vêtus à l'estivale dans un igloo où quatre Inuit proposent un référendum sur leur indépendance vis-à-vis du Québec. Dans un français incertain, les autochtones lancent qu'ils ne veulent plus être « porteurs d'eau gelée » et accusent le gouvernement péquiste d'être colonisateur en traitant ses minorités aussi mal que le Canada, le Québec français. Furieux, les membres du cabinet répliquent aux Inuit qu'ils sont des hérétiques économiques en mal de détruire le pays, des outrecuidants, coupables



© Girerd, *La Presse*. Reproduction autorisée.

de crime contre l'humanité.¹¹ Lévesque et le chef inuit sont nez à nez, bouillants de rage.

La situation « primitive » s'accorde au débat « primitif », car la nature domine la culture dans les deux cas. L'absence de mobilier et la posture des porte-parole ajoutent à l'atmosphère de crèche : des bébés s'amuse à hurler des slogans. Le Premier ministre est réduit à un accès de colère puéril quand « ses » autochtones lui rétorquent un argumentation indépendantiste qui s'effrite dès qu'on se rend compte que toute minorité disposant d'un territoire propre peut s'en réclamer.

La caricature suivante tourne en foire la tournée référendaire des souverainistes. Inspiré par l'affirmation de Lise Payette selon laquelle le vote se gagnerait par le bouche-à-bouche, un militant saute aux fesses d'une femme qu'il veut convaincre et l'embrasse sur la bouche avec ardeur. Échevelée et choquée, celle-ci vient ensuite annoncer à son mari que l'offensive de persuasion est commencée.

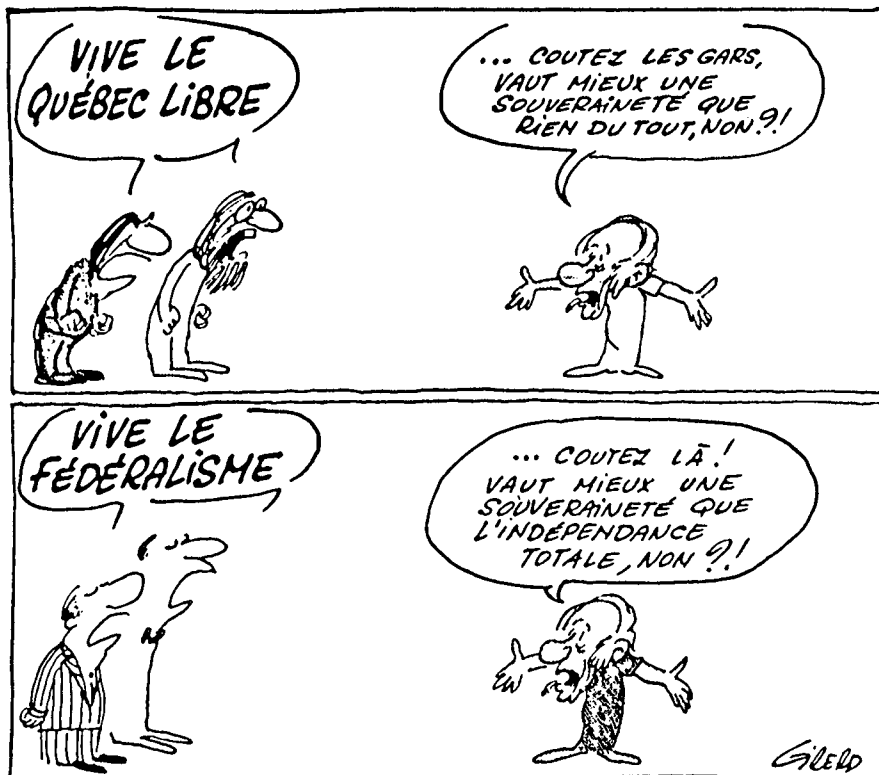


© Girerd, *La Presse*. Reproduction autorisée.

11. Trudeau avait déjà utilisé cette dernière expression envers l'indépendantisme québécois. (BERGERON, 1985 : 174.)

Le camp du Oui a de nouveau rejeté l'approche rationnelle, mais sa technique innovatrice n'a pas été plus efficace que l'échange de clichés. Au second degré, Girerd ajoute une flèche cuisante : le slogan de Lise Payette, première féministe du cabinet, sert de prétexte au harcèlement sexuel des Québécoises ; le caricaturiste annonce, en souriant, une accusation diffusée par le mouvement des Yvettes en réaction au discours féministe du P.Q. : son supposé mépris des femmes ordinaires, sa séduction trompeuse (aussi soulignée par LAROSE, 1987 : 53, 56 et 58).

La troisième vignette présente Lévesque en papa Schtroumpf, affrontant deux factions opposées du public. Vêtu de blanc, il croise d'abord deux personnages à longue crinière et un peu débraillés qui le lorgnent d'un œil noir en lançant un cri en faveur de l'indépendance. Ensuite habillé en gris, il tombe sur deux hommes d'affaires, cheveux courts et complet-veston, qui le dédaignent au nom de leur foi fédéraliste. À chaque fois, sa réaction commence de la même façon : les bras écartés et le regard plaideur, il soutient que sa proposition de «souveraineté-association» rencontre l'essentiel des positions des premiers comme des seconds.



Girerd assoit ensuite Lévesque à table avec un enfant plus petit que lui. Entre eux se trouve un gâteau, aussi haut que la tête de l'enfant : trois étages de pâte, une grosse cuillerée de crème fouettée, une cerise au sommet. Lévesque en offre un morceau à l'enfant qui, contre toute attente, refuse avec une vigueur et une impolitesse frappantes. Seul un adulte pourrait refuser pareil délice — cet enfant fait le grand et renverse les rôles. Aussi, case suivante, c'est Lévesque qui se conduit en enfant déçu : il pique une crise. Sa menace de répétitions rappelle l'attitude d'un enfant gâté quand on lui refuse quelque chose en public.



Une lecture ironique selon laquelle l'enfant aurait menti, brusquement et à haute voix, semble farfelue. Elle supposerait que la question était piégée. L'enfant a refusé abruptement et avec énergie parce qu'il a reconnu l'embûche, ou peut-être parce qu'on l'en a averti. Lévesque est étonné ou a feint l'étonnement. Il s'est demandé si l'enfant l'avait mal compris, mais a conclu que non. Déçu et en colère, il a accusé l'enfant d'avoir menti et lui a interdit de donner une réponse évasive ou malhonnête. Selon cette lecture, il n'est pas le parent qui cherche le bien-être du petit. Il est plutôt le vendeur qui a enrobé de sucre un produit douteux. Mais il a été un mauvais vendeur, car même un enfant a su déjouer vigoureusement son offre spé cieuse. Pour confirmer son ineptie, il s'est mis en colère tout de suite et a essayé d'intimider le petit, comme l'oncle méchant des contes populaires. Un vendeur expérimenté serait resté calme et aurait suivi une autre piste pour le persuader.



© Girerd, *La Presse*. Reproduction autorisée.

Lorsqu'il jette un coup d'œil sur les gestes de l'équipe du Non, Girerd semble y trouver une campagne assez terne, par comparaison à celle du Oui; laissant de côté les désaccords entre Claude Ryan et Pierre Trudeau,¹² il produira une caricature sur le thème de la mobilisation des effectifs fédéraux. On y voit le Premier ministre Trudeau, scrupuleusement respectueux des juridictions

12. Sa vision de Trudeau sera analysée dans une de mes prochaines publications.

d'Ottawa, ordonner à la Gendarmerie royale du Canada (G.R.C.) de surveiller les émissions de Radio-Canada — longtemps accusée de sympathie indépendantiste — pour s'assurer qu'elle demeure bien un appareil au service de l'unité canadienne. La G.R.C., hier glorieusement galopant à la poursuite des criminels dans les grands espaces du Nord-Ouest, doit se recycler dans les bureaux enfumés, l'oreille et l'œil collés aux ondes subversives. La taille du policier suggère en effet une sédentarisation assez avancée.

6. Discussions des citoyens

Le premier dessin concernant la position des citoyens évoque les relations canado-québécoises par un couple : le Canada, comme d'habitude, c'est l'homme ; le Québec, la femme. (MANN-TROFIMENKOFF, 1982 : 329-331 ; MORRIS, 1984.)¹³



© Girerd. La Presse. Reproduction autorisée.

13. Pour une exception frappante, voir : LANGEVIN, 1972.

D'un air satisfait, le mari tend des fleurs achetées à son épouse (la bulle où se trouvent ses paroles se termine en volute). Après un moment de perplexité, la femme se met en colère, et l'homme bat en retraite, tout penaud : c'est que, jurte-elle, si elle avait son indépendance, elle n'aurait pas besoin d'un époux pour lui acheter des fleurs (sa bulle finit sur un éclair).

Plusieurs lectures sont ici possibles. Si l'offre canadienne était innocente, la Québécoise ne ferait que rappeler le problème non résolu de sa dépendance. Au second degré, la femme en mal de libération serait une mégère ingrate, discourtoise et tout à fait désagréable; plus bavarde que son mari et plus imposante, elle renverserait l'ordre des rôles pour devenir l'opresseur. Évidemment, si les avances cachaient une arrière-pensée, la réaction de l'épouse deviendrait un plaidoyer pour l'égalité dans un épisode classique de la guerre des nations au Canada.

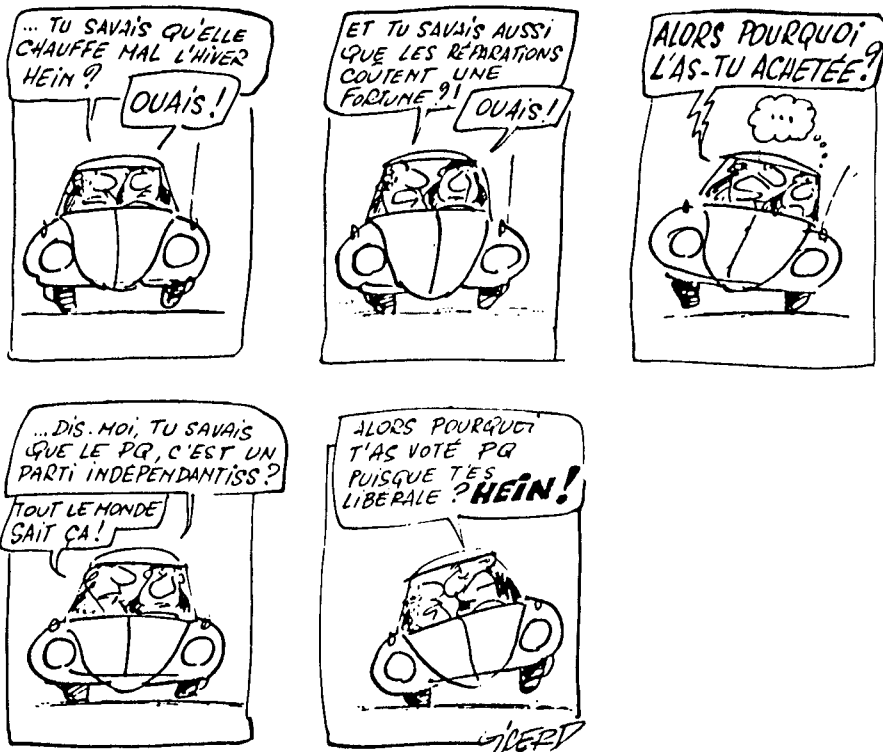
La caricature suivante représente un autre couple, non comme image de la structure sociale ou politique, mais comme reflet de gens ordinaires profitant de



leur confort matériel pour « survivre » entre deux messages publicitaires. Calés dans un fauteuil, un verre à portée de main, ils écoutent et commentent un discours pour le Oui. « Cheveux longs » observe que c'est ainsi qu'on devrait réfléchir avant de répondre à la question référendaire. « Cheveux courts » a la tête qui tourne, et poursuit que la discussion lui fait le même effet que la marijuana.

Une dose excessive de réflexion, conséquence d'un effort soutenu pour suivre la gymnastique intellectuelle des rhéteurs du Oui, équivaudrait à un peu de marijuana. Le carnaval référendaire réussit à créer le chaos mental chez certains citoyens et contredit sa finalité originale de rationalité démocratique.

Le dernier dessin trace un parallèle entre l'ambivalence des Québécois envers l'indépendance et celles qu'ils manifestent dans d'autres sphères de la vie quotidienne. Passagère dans leur Volkswagen, la femme d'un couple moyen demande à son mari pourquoi il a acheté cette voiture, sachant bien qu'elle serait trop froide en hiver et les réparations, coûteuses. Le mari rétorque : pourquoi une Libérale comme elle avait-elle voté pour le P.Q. en 1976, en pleine connaissance de son option indépendantiste ?



Ce couple dédouble métaphoriquement celui du politicien (le mari, le chef) et du citoyen (l'épouse, « dominée »). La femme est une tête de linotte, qui ne réfléchit pas à ce qu'elle fait, et a besoin de l'homme pour s'en rendre compte. Elle a le nez collé aux banalités domestiques où elle est capable d'être rationnelle, mais elle est trop bête ou trop irréfléchie dès qu'il s'agit de se prononcer sur le sort du pays. Le mari condamne son épouse pour sa bêtise, en laissant entendre que si elle se laisse dominer ou manipuler par les puissants, c'est sa faute, à cause de son irresponsabilité. Cette ânerie, cette infériorité, cet assujettissement aux dominants (le mari, les hommes politiques) sont parfaitement *mérités*. Girerd tombe ici dans une grossièreté de droite classique. Le peuple est trop bête pour qu'on lui laisse la démocratie.

7. *Résultat et conséquences*

Comme Kenneth BURKE (1966 : 54-94 ; DUVIGNAUD, 1970 : 57) l'a bien décrit, ¹⁴ le zénith symbolique d'un conflit politique est le sacrifice et la résurrection du chef des perdants. Une fonction centrale des mythes est d'établir et de réaffirmer les priorités sociales entre des valeurs opposées qu'il faut équilibrer : égoïsme et altruïsme, courage et prudence, par exemple. Les mythes transposent une hiérarchie synchronique (ici, entre fédéralisme et indépendantisme) en une séquence dramatique d'événements où le héros triomphe sur un adversaire digne de lui. (BERGERON, 1985 : 178-179.) Le perdant « meurt » à la fin de cette tragédie sociale sans être détruit (*Id.* : 272), et l'on sait bien que le rendez-vous historique sonnera plus tard au cours d'une « résurrection » appropriée du conflit, peut-être sous un nouveau chef. Bien que la priorité au fédéralisme ait été confirmée au référendum, l'option indépendantiste a retenu un noyau très important d'adhérents, pour lesquels elle demeurerait hautement valorisée. Les idéaux de René Lévesque dureraient, quitte à trouver un jour d'autres champions. Selon l'usage, le sacrifice, le démembrement et l'engloutissement du roi carnavalesque signalent la fin de la fête et le retour à la vie normale.

Girerd s'est servi de plusieurs scènes pour annoncer cette transition vers la normalité dans les dix derniers jours de mai 1980. Le 21, un petit dessin à la une de *La Presse* rappellera que le soleil s'était levé comme d'habitude et que le monde n'était pas sens dessus dessous. Ensuite, il a utilisé l'image de la crucifixion pour montrer une *pietà* moderne. Lévesque vêtu seulement d'un pagne, repose inconscient au pied de la croix ; larmes aux yeux, deux disciples veillent sur lui et guettent anxieusement tout signe de vie : le petit Charron (le disciple qu'il aimait) et la révérende mère Payette (Marie-Madeleine) ; cinglés

14. Voir aussi DUVIGNAUD (1970 : 57) : « Il existe des moments de l'histoire où les communautés, pour se délivrer joyeusement du passé, sont contraintes de donner spectacle du supplice d'un individu tourmenté par le mal qui les dévore. »



© Girerd. *La Presse*. Reproduction autorisée.

jusque-là par Girerd comme les membres les plus ostentatoires et les plus impulsifs du cabinet, ils resteront les plus fidèles quand tous les autres se seront éparpillés. Payette joint les mains d'allégresse quand elle se rend compte que Lévesque n'est pas mort : dans ce monde imaginaire, il a survécu à la crucifixion.

Quelques jours plus tard, le chef battu rallie tout son monde pour une cérémonie posttréférendaire : un nettoyage général. Payette, les deux Morin, Parizeau, Charron et plusieurs autres ont grimpé tout nus dans une énorme lessiveuse, comme des enfants barbouillés qu'on plongerait dans un bain à la fin d'un beau jour d'été. Les visages se mêlent à un assortiment de seins, de ventres et de fesses. À part bébé Charron, qui couvre pudiquement son intimité, rien n'est caché au début de ce lavage gigantesque à moitié public. L'ainé Lévesque y entre le dernier, avec la dose de détersif. Hormis cette exception, la hiérarchie péquiste est totalement brouillée, toute distinction de rang disparaissant dans la



© Girerd, *La Presse*. Reproduction autorisée.

nudité communautaire. Tantôt, au pied de la croix, Lévesque avait tout de même gardé son pagne et Payette, ses vêtements religieux. Ici, tous se retrouvent sur un pied d'égalité.

Cette caricature, dernière d'une série de plus de cinquante, propose une inversion finale. La scène de la lessiveuse ramène les personnages péquistes en plein carnaval — pêle-mêle, égalisés, ramenés à leur corps et à la communauté en fusion, hors d'atteinte de tout ordre social — mais elle survient *après* celle de la croix qui aurait dû marquer l'apogée de la fête. Ce renversement signifie qu'on est arrivé au point de « liminalité » où les acteurs sont partagés entre leurs rôles cérémoniels et leurs rôles quotidiens. (TURNER, 1974 : 13.) C'est le seul moment, dans un carnaval réifié, où le monde échappe véritablement aux contraintes sociales. Paradoxalement, les hérauts du Oui sont à la merci d'une grosse

machine : selon Turner (*id.* : 13-15), les moments de liminalité, dans les sociétés traditionnelles, s'entourent de tabous particulièrement forts, dont on pourrait dire que la lessiveuse automatique est l'équivalent contemporain.

Pour signaler le retour à la vie normale, à la fin de mai, Girerd ramène un Lévesque renfrogné, harnaché pour porter de l'eau, au retour d'Ottawa où il était allé négocier de bonne foi un fédéralisme renouvelé. Les vacances carnavalesques terminées, l'enfant-chef a dû reprendre ses devoirs habituels. Pour garder le pouvoir à Québec, les péquistes vaincus au référendum devront se compromettre jusqu'à exécuter la politique de leurs adversaires.

*

*

*

D'importants éléments carnavalesques ont subverti la solennité du cérémonial référendaire, à cause, selon Girerd, de la conduite des enfants-politiciens qui menaient les deux camps, celui du Oui principalement. Une fois le carnaval-cérémonie terminé, ils ont repris leurs tâches familiales : il était temps de retourner à l'administration adulte d'un État moderne. À court terme, il n'y aurait pas de nouvel ordre politique : le peuple en avait décidé ainsi.

Évidemment la perspective de Girerd diffère de celle de Berthio, avec son éclat de rire aux dépens d'un ordre politique pourri ayant perdu contact avec la joie populaire et le plaisir du jeu. Girerd ne montre ni un peuple étouffé par un état réactionnaire, ni des citoyens clairement plus futés que leurs dirigeants. Il structure plutôt son monde imaginaire de façon à séparer les chefs du public. Le citoyen n'est guère participant dans ses saynètes : ni source ni agent principal du désordre, c'est plutôt un spectateur que les personnages politiques essaient d'attirer au parterre d'un théâtre dont ils sont seuls acteurs. Quand le citoyen s'en mêle, c'est pour regretter d'avoir élu de pareils bouffons. La foi de Berthio dans la spontanéité révolutionnaire et sa façon subversive d'opposer le peuple à l'État sont absentes du carnaval ritualisé de Girerd. Ici, les citoyens ont les chefs qu'ils méritent, et la sottise paralysante, plutôt que l'action rafraîchissante, règne en maître sur la scène politique.

Tout cela ne dit évidemment rien sur l'influence des caricaturistes. On peut néanmoins remarquer que Girerd prédit un essoufflement des Québécois face au politique, qui s'est effectivement affirmé tout au long de la décennie 1980. Dans sa *pietà*, il annonce la fin dramatique d'une époque où le nationalisme se donnait pour la religion porteuse, peut-être trop exclusivement, de tous les espoirs collectifs et culturels du Québec. Le camp du Oui s'est à peu près rallié, quelques jours plus tard, quand René Lévesque a exhorté ses partisans « à aller de

l'avant ». « Mais où ? » demandera parmi d'autres un Jean LAROSE (1987 : 44) dans *La petite noirceur*. Jean-Pierre Girerd avait déjà répondu : à Ottawa pour négocier de bonne foi le fédéralisme rentable. *Back to the future !*

Raymond N. MORRIS

Collège Glendon,
Université York.

BIBLIOGRAPHIE

- BAKHTIN, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 471 p.
1970a
- _____ *Problèmes de la poésie de Dostoïevski*, Lausanne, L'Âge d'homme, 316 p.
1970b
- BALTHAZAR, Louis, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 212 p.
1986
- BERGERON, Gérard, *Ce jour-là... le référendum*, Montréal, Quinze, 256 p.
1978
- _____ *Syndrome québécois et mal canadien*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, [xi] 297 p.
1981
- _____ *Notre miroir à deux faces*, Montréal, Québec/Amérique, 340 p.
1985
- BERRONG, Richard M., *Rabelais and Bakhtin: Popular Culture in Gargantua and Pantagruel*, 1986
Lincoln, University of Nebraska Press, [xiii] 156 p.
- BURKE, Kenneth, *A Grammar of Motives*, Cleveland, World Publishing.
1962
- _____ *Language as Symbolic Action: Essays on Life, Literature and Method*, Berkeley,
1966 University of California Press, 514 p.
- CLIFT, Dominique, *Le déclin du nationalisme au Québec*, Montréal, Libre expression, 195 p.
1981
- COLEMAN, William Donald, *The Independence Movement in Québec, 1945-1980*, Toronto, University
1984 of Toronto Press, [xii] 274 p.
- CORCORAN, Paul E., *Political Language and Rhetoric*, Austin, University of Texas Press, [xvii]
1979 216 p.
- DESBARATS, Peter et Terry MOSHER, *The Hecklers: A History of Canada Political Cartooning and a
1979 Cartoonists' History of Canada*, Toronto, McClelland et Stewart, 255 p.
- DION, Léon, *Le Québec et le Canada : les voies de l'avenir*, Montréal, Québecor, 236 p.
1980
- _____ *Québec, 1945-2000*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, I.
1987

DUNCAN, Hugh Dalziel, *Symbols and Social Theory*, New York, Oxford University Press, [xx] 1969 314 p.

DUVIGNAUD, Jean, *Spectacle et société*, Paris, Denoël, 164 p. 1970

GOFFMAN E., *Gender Advertisements*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, [ix] 84 p. 1979

LANGÉVIN, A., *L'élan d'Amérique*, Montréal, Cercle du Livre de France. 1972

LAROSE, Jean, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 203 p. 1987

LAURIN, Camille, « Charte de la langue française », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 1978 XV, 2: 13-27.

MANN-TROFIMENKOFF, Susan, *The Dream of Nation: A Social and Intellectual History of Québec*, 1982 Toronto, Macmillan du Canada, 344 p.

MORRIS, Raymond N., « Canada as a family », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 1984 XXI, 2.

_____ « Berthio accueille la reine », *Recherches sociographiques*, XXVII, 1: 1-39. 1986

TURNER, Victor Witter, *Dramas, Fields and Metaphors: Symbolic Action in Human Society*, Ithaca 1974 (New York), Cornell University Press, 309 p.